

A L'AIR LIBRE

par Olivia Cham

Nous vivions au bord du lac et ce que je préférais, à l'époque, c'était me rouler dans les cailloux et la poussière de ses berges. Je me relevais en titubant, hors d'haleine, couvert de terre et d'écorchures au goût de métal sur lesquelles ma langue ne se lassait pas de passer.

Au fond du lac, on avait coulé dans une sorte de résine molle – je la sens encore, cette douceur sous mes semelles surchauffées – l'immense insigne bleu servant de repère aux hélicoptères qui, une fois par mois, larguaient la cargaison de pastilles d'eau de notre famille et des maisons environnantes. Après avoir suivi pas à pas ses lignes, sautant d'un élément à l'autre pour ne pas toucher le sol (chaque faute exigeait que je recommence tout du début), je m'amusais à le recopier du bout d'un bâton sur les alluvions jaunes. La première forme ressemblait à un barreau d'échelle, avec, un peu plus bas, un cobra prêt à piquer, qui était le passage le plus délicat : un arrondi qui s'achevait sans prévenir sur la droite par une ligne horizontale... Elle avait tendance à remonter quand je la traçais trop vite ou si le bâton butait sur un gravier, et je reprenais mon trait plusieurs fois... Venait enfin le moment que je préférais, un cercle que je recommençais jusqu'à ce qu'il fût parfait, lui aussi.

Mon père appelait ça mes « exercices d'écriture ». Il savait, lui, ce que signifiait ce signe, quelque chose qu'il prononçait comme *achdeuzo* d'une voix rêveuse. Il disait que c'était « la formule chimique de l'eau » et que ce qu'on nous fournissait sous le nom de « pastilles d'eau » n'avait rien à voir avec l'eau d'autrefois, celle qu'on ne croquait ni ne suçait mais qu'on *buvait*. Il disait aussi qu'en ce temps-là le lac était rempli à ras bords d'eau liquide, qu'on ne pouvait pas se promener dedans comme je le faisais mais qu'on voguait dessus, avec des bateaux à voile ou des barques. Il existait une autre chose encore qui s'appelait « mer », une étendue d'eau dont on ne voyait pas la fin, et qui était salée.

Lorsque mon père parlait de l'ancienne eau, il terminait toujours ses récits d'une formule magique qu'il prononçait d'un ton récitatif, comme une conjuration qu'il aurait lancée pour nier l'évidence et pour changer les choses : « L'eau est un liquide sans couleur, sans odeur ni saveur. Incolore, inodore et insipide. » Et puis, après une pause (je me rends compte aujourd'hui qu'il laissait sa parole le plus longtemps possible en suspens, comme pour attendre, follement, de voir si ça avait réussi à quelque chose... Mais rien n'avait bougé, il faisait toujours aussi chaud, aussi sec, il n'avait pas créé la pluie, la formule était restée une fois de plus impuissante), il poursuivait : « Et pourtant, il n'y a rien de meilleur que de l'eau... ». « Tu comprendras tout ça plus tard », concluait-il enfin, ce qui signifiait qu'il ne parlerait plus avant un bon moment.

J'ai compris depuis tout ce qu'il voulait dire, c'est-à-dire que je ne connaîtrai pas le goût de cette eau ; qu'elle était le secret de la race humaine et que puisque nous l'avions perdu à jamais, ce secret devait avant tout rester caché, sous peine de compromettre un avenir déjà bien hasardeux ; que je devais donc, moi, n'en parler à personne, et ne pas perpétuer la folie d'un père qui élevait son enfant dans le souvenir d'un passé définitivement révolu.

Mais si je passais ainsi tous mes dimanches après-midi au fond du lac, ce n'était pas seulement à cause de ce mystère, même si j'aimais me dire qu'à ma manière je pouvais moi aussi marcher sur l'eau, comme le héros de cette légende que mon père m'avait racontée.

Il y avait en effet quelque chose d'autre dans cette cuvette : l'« odeur » y était tellement sulfureuse qu'elle m'enivrait et m'envoûtait, encore plus prégnante qu'ailleurs, comme si elle stagnait palpablement dans chaque grain du maelström de poussière volante toujours en suspension autour de l'insigne. Le fond du lac était le seul endroit où j'arrivais presque à l'aimer, parce qu'elle se métamorphosait, par ma propre magie cette fois-ci, en nectar, cette odeur qui terrifiait tous les adultes et au sujet de laquelle il ne fallait pas poser de questions. Tous les matins ou presque j'entendais les soupirs de ma mère qui ouvrait les volets : « Elle a encore augmenté » ou « c'est de pire en pire ». Je savais qu'elle parlait de ce qu'ils nommaient tous, comme si c'était son nom, l'« odeur ». Et pourtant, si elle me piquait les yeux tous les jours au réveil et m'étouffait bien souvent quand je m'allongeais le soir, il en était de cette odeur comme de tous les parfums : elle énervait par sa fugacité même, qui la rendait impossible à retenir et à analyser. J'aurais voulu qu'elle soit comme une image que j'aurais gardée au creux de la main pour pouvoir à tout moment en vérifier une nuance, un détail, pour tenter, qui sait, de la rendre inoffensive...

C'était donc là où je percevais le mieux sa présence que je descendais la respirer à plein nez pour tenter de la piéger, même un instant ; là où elle m'écorchait le mieux l'intérieur des narines et de la bouche, là où j'avais enfin la sensation de *boire*, même si c'était du sable qui me brûlait la gorge. Je retrouvais en elle l'odeur du feu et de mes mains moites. Et puis, si je me concentrais très longtemps, en disciplinant mon souffle d'une manière que j'avais inventée et perfectionnais chaque fois, je pouvais saisir l'effluve unique, venu d'aussi loin que le sifflement dans mes oreilles qui l'annonçait toujours... Au comble du bourdonnement et dans un feu d'artifice rose et violet, surgissait alors des miasmes et des ordures le génie d'un parfum de lavande. Un parfum, sans aucun doute possible, avait l'espace d'une seconde vaincu l'odeur sur son propre terrain... L'odeur dont il faisait pourtant partie intégrante, né de sa puanteur comme la belle de la bête.

Je ne sais pas combien de temps je pouvais rester là et cela ne me souciait guère. Mon père viendrait de toute façon me chercher au bout d'un moment en m'apportant mon masque à gaz et des pastilles. Il jetterait un coup d'œil à mes plaies et dirait simplement que ce n'était pas raisonnable, qu'il ne fallait jamais rester plus de quinze minutes à l'air libre sans protection. Nous rentrerions ensemble à pas lents, pour éviter l'essoufflement. Ce serait l'heure du dîner, ma mère aurait disposé les pilules dans les assiettes...

Le soir, de ma chambre, j'entendais mon père qui répondait à ses reproches. « Oui, je l'ai encore retrouvé là-bas, à se saouler de pollution... Et alors ? Tu sais bien que les enfants d'aujourd'hui verront certainement la fin de ce monde-ci. Ça ne change rien, quelques jours de plus ou de moins. Autrefois on respirait de la colle, tu crois que c'était meilleur pour la santé ? » Ma mère disait souvent à ses amies – et je crois qu'elle en était fière, que cela lui plaisait profondément – que mon père connaissait « le langage et les choses du passé ». Mais elle n'avait pas le même désabusement que lui, ni sa nostalgie de ce passé. Elle avait plutôt, en quelque sorte, celle de l'avenir. Elle a toujours gardé l'espoir que tout s'arrange un jour et pour nous permettre d'accéder à cet avenir meilleur, elle aurait voulu nous protéger, au fond, du monde dans lequel nous ne pouvions faire autrement que vivre. Elle changeait les filtres de nos masques à gaz bien plus souvent qu'il n'était nécessaire, par exemple.

Car nous étions alors condamnés à mourir de respirer. Ce n'était pas nouveau, bien sûr, et les anciens avaient déjà philosophé sur la question. Mais cette évidence avait pris à l'époque un tour encore plus tragique en ce qu'il n'était pas rare que l'équation « vie = mort » se vérifie presque instantanément. Parce qu'on ne pouvait pas concevoir de système de filtrage d'air au sortir de l'utérus de leur mère, nombreux étaient les nouveau-nés qui succombaient de leur premier souffle. Autrefois, les gens vivaient de longues années avant même de se rendre compte que chacune des respirations qui leur apportaient la vie les rapprochait aussi de la mort. Nous, nous savions dès l'enfance que l'odeur était notre vie et que respirer, c'était mourir. On nous le répétait à longueur de temps, on nous poursuivait avec les masques à gaz, on en venait même à ne plus reconnaître parfois les traits de ceux qui nous étaient les plus proches. A moins d'être invités chez eux, il était d'ailleurs quasiment impossible de connaître les visages de nos voisins.

Je ne sais plus jusqu'à quand, exactement, tout cela a duré. Je devais avoir dix ou onze ans. C'était un peu avant que l'on nous demande de creuser les galeries dans lesquelles nous vivons aujourd'hui, à l'instar de ces animaux qu'on nous donnait déjà en modèle, les fourmis. Aujourd'hui, notre société a adopté tous leurs principes d'organisation, à une notable exception près : nous, ne sortons jamais de notre labyrinthe. Moi qui m'apprête à enfreindre cette règle sacrée, je vais bientôt subir le sort d'une fourmi des temps anciens, qui se serait fait empoisonner par la substance alléchante qu'on aurait placée sur son passage pour qu'elle s'y laisse prendre et contamine ses semblables... Sauf que je ne la rapporterai pas à l'intérieur, cette substance.

Et même, plus exactement : je vais extirper de notre société cette engeance que je suis, qu'elle nourrit en son sein et qui lui est nocive.

Est-ce que par hasard il n'aurait pas mieux valu pour moi n'avoir jamais entendu parler de l'eau liquide ? J'y ai bien réfléchi, et je crois qu'il faut que personne d'autre ne sache jamais non plus ce que c'était que cette « odeur »... Je sais trop de choses dont parler reviendrait à

signer l'arrêt de mort de notre espèce. Oui, précisément, ni l'eau ni ce parfum né de l'odeur ne doivent en aucun cas être transmis à quiconque : ils doivent mourir avec moi.

Qui se souvient que les fourmis allaient chercher à l'extérieur la nourriture de la communauté ? Qui sait encore qu'autrefois l'homme vivait à l'air libre ? Puisse aucun de ceux qui n'ont connu que les galeries souterraines avoir le malheur d'apprendre ces histoires comme je les ai apprises ou vécues, et encore moins en avoir l'idée... On aura bien le temps à l'avenir de mourir d'autre chose que d'une pastille d'eau qui ne veut pas se transformer en goutte ou d'un parfum d'enfance. J'ai gardé le secret autant qu'il était possible, mais le souvenir me ronge et je sais que je ne pourrai plus tenir très longtemps avant de parler, maintenant. Ça me semblait d'abord inoffensif, comme un point vert sur une pomme, qui passe inaperçu jusqu'au jour où – tout d'un coup, semble-t-il – la pomme est entièrement pourrie. Ces images-là aussi, que j'ai vues dans des livres, devraient être bannies. Le simple fait de les employer est bien la preuve que je suis devenu un danger pour mes frères aux yeux desquels une pomme n'est qu'un réveil d'acier.

Sortir célébrer une dernière fois ma magie, une hallucination finale : telle sera la meilleure manière d'effacer ce qu'on ne devra plus jamais connaître. Ainsi l'air libre n'aura, lui non plus, jamais existé. En mourir d'overdose m'évitera de contaminer mes semblables. On oubliera aussi qu'il y a des chemins vers la sortie. Le développement humain se fera vers l'intérieur, jusqu'à ce que... – mais je ne veux pas penser à ce qu'il adviendra, inévitablement. Ce sera, quoi qu'il y arrive, la seule solution possible.

La vitesse de putréfaction d'un cadavre placé à l'air libre est fonction de l'étendue de sa surface exposée, de la densité d'oxygène, de l'acidité de l'atmosphère et de bien d'autres paramètres encore. Je ne me souviens pas de la formule exacte, qui est très compliquée et que je ne peux pas calculer puisque je n'ai pas les chiffres : cela fait plus de trente ans que je ne suis pas sorti... Mais je dirais que pour un homme de ma taille, visage et bras nus, ça doit prendre à peine un quart d'heure. Cela viendra très vite, et au fond, ce sera très simple : je périrai de mes secrets et avec eux. L'avenir est à ceux qui ne sauront jamais que la pollution était – avant toute chose et indépendamment de tout ce qui est arrivé par sa faute – le parfum dans lequel notre enfance avait l'illusion de baigner.